

Quand Henry devient Harry

- ▶ "Le monter, c'est l'adapter", dit de Shakespeare Transquiquennal.
- ▶ Nouvellement en résidence au Théâtre Varia, le collectif s'attaque aussi, pour la première fois, au répertoire "historique".
- ▶ "Henry IV", ses questionnements sur le pouvoir... A découvrir, adapté donc, dès le 23 février.

RENCONTRE
MARIE BAUDET

Fiction, représentation, image : le théâtre pour Transquiquennal est une matière vivante doublée d'un continuuel questionnement.

"Depuis quelque temps nous menons une réflexion sur la fiction au théâtre, indique d'ailleurs Miguel Declaire. Les derniers spectacles étaient plus une mise en question de l'image, des images, de ce qu'on représente avec elles, parmi elles, de comment on y répond." "Zugzwang", "En d'autres termes" et "Tout vu", ajoute Stéphane Olivier, formaient une sorte de trilogie, "l'aboutissement d'un travail sur la représentation", avec respectivement pour dispositif et ingrédient scéniques une photo gigantesque, plusieurs petites photos, et la télévision. "On sentait la fin d'un cycle", venu se poser comme une couche nouvelle sur le travail mené avec les auteurs Rudi Bekaert ("Ah oui ça alors là/Ja ja maar nee nee" en 1997, "Kortom/Enfin bref" en 2000) ou Eugène Savitzkaya ("La Femme et l'artiste" en 1993, "Aux prises avec la vie courante" en 1997, "Est" en 2000).

Dans cette interrogation sur la place de la fiction, précise Stéphane Olivier, deux éléments : "D'une part la forme, au sens dramaturgique : raconter une histoire avec les éléments qui font évoluer le propos; de l'autre "faire croire que" - le vrai et le faux, l'illusion -, aspect qui nous intéresse plutôt côté jeu." Du reste, enchaîne Bernard Breuse, "sur le terrain du jeu, on a toujours privilégié le texte". Actuel, contemporain, voire composé collectivement pour les besoins du projet. Le texte associé à l'image, singulièrement dans "Zugzwang" ou "Tout vu". Et paf, voilà Shakespeare ! "Un texte qui avait l'ambition de gérer le monde dans sa globalité historique, politique, esthétique, émotionnelle. Une réalité tellement globale qu'elle a réussi à traverser les siècles. Le retour à une histoire racontée, à la source d'une chose qui va traverser au moins quatre cents ans de théâtre, jusqu'à Ibsen, Strindberg, Tchekhov, te-

nants d'une forme moderne encore utilisée - mais comment ! - dans les feuilletons américains." De la persistance tchekhovienne dans "Desperate housewives"...

Shakespeare, alors. Du classique, donc du neuf dans le parcours de Transquiquennal, si attaché au contemporain : au-delà des réticences, comme une exception qui confirmerait la règle. "Shakespeare qu'on ne peut évidemment pas abandonner en faisant abstraction de notre expérience, sourit Stéphane Olivier. On le traite de la même façon que les textes contemporains, en respectant l'esprit plus que la lettre. De toute façon, on ne joue jamais qu'une traduction..."

Une réduction, aussi. Pour six acteurs : Brigitte Dedry, Bernard Eylenbosch et Anne-Cécile Vandalem se joignent aux trois membres du collectif qui interviennent ici. Aussi s'agit-il de resserrer le jeu, et a fortiori d'exclure les aspects les plus spectaculaires que seraient les combats, cortèges ou grands mouvements de plateau. Ainsi "minimalisée", sans du tout faire l'impasse sur la question centrale du pouvoir, la pièce se recentre sur les plans politique et affectif - ce qui, précisément, intéresse Transquiquennal dans la fable de Shakespeare. Au même titre que l'aspect pratique, voire pragmatique, nourrit sa réflexion dramaturgique.

En revanche, note Miguel Declaire, "la psychologie n'est en aucun cas un ressort dramatique chez Shakespeare". "Et curieusement, renchérit Stéphane Olivier, son écriture est beaucoup plus réaliste et crue que chez certains auteurs d'aujourd'hui. Il faut quand même rappeler que la psychologie n'est pas une science qui prédétermine les comporte-

ments, mais les conclusions tirées d'une série d'observations. Or les auteurs actuels - et même certains acteurs - nous parlent de cohérence psychologique qu'il faudrait construire a priori." Pas de ça ici : "Chez Shakespeare, les personnages sont d'une grande densité parce qu'ils ne sont pas entièrement explicables. On joue des personnages qu'on ne comprend pas. Quand on porte une parole, se dire qu'on est complètement clair, ce n'est pas du tout notre façon de voir et de concevoir les choses. Même si bien sûr, il importe de s'interroger sur les intentions de l'auteur et les enjeux du propos."

Cette illusion de la transparence dans le théâtre "psychologiquement construit" trouve une sorte d'écho dans le fait qu'on croie savoir, aujourd'hui, où se jouent et comment se nouent les déci-

sions de ceux qui nous gouvernent. La télévision s'invite dans les "Bureaux du pouvoir", le net suit les candidats en campagne... Rien de caché, du moins à ce qu'il semble. L'écriture de Shakespeare à ce propos avait au contraire une fonction pédagogique, souligne encore Stéphane Olivier : "Si bien sûr ils en sentaient les effets, les gens ignoraient tout de la vie des rois." D'où les questions que s'est posées le collectif :

COMMENT TRAVAILLER
CE TEXTE EN ÉVITANT
LE PIÈGE
DE LE MONTER "COMME
DU SHAKESPEARE"

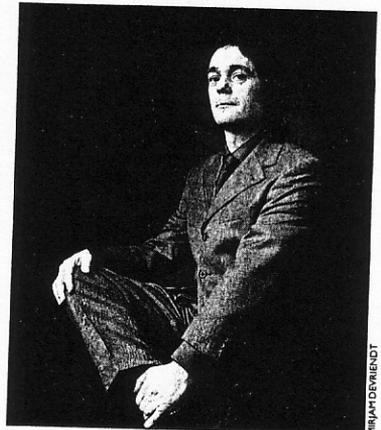
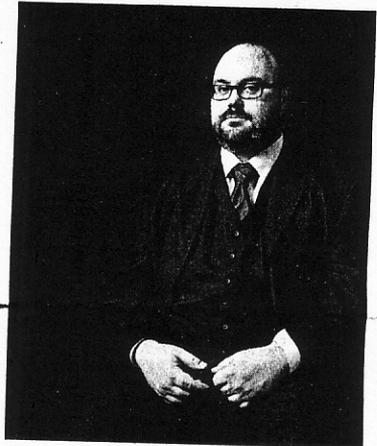
quel est le lieu intime aujourd'hui où le pouvoir s'exerce ? Quel est le dernier endroit où il n'y a pas de caméra de surveillance ?

Pour autant, Transquiquennal se défend de toute volonté de transposition à, disons, la monarchie telle que nous la connaissons, "possible mais hors de propos", dit Bernard Breuse. "Ce que l'auteur et la pièce ont d'actuel est à chercher au niveau de la nature, de la façon dont les problèmes se posent." Ce qui est actuel, renchérit Stéphane Olivier, "c'est notre regard sur Shakespeare : comment travailler ce texte en évitant le piège de le monter "comme du Shakespeare", trouver sa façon à soi."

Si cette "façon" suppose un brin de malice, beaucoup d'inventivité et le déstagement de l'intrigue de toute lourdeur datée - en mettant en exergue, dans le sujet central que sont la gestion et l'exercice du pouvoir et ce que cela suppose de trahison, "les moments de diplomatie, plutôt que le sensationnel de l'épopée ou de la farce" -, la compagnie ne renie en rien les particularités shakespeariennes (y compris la formidable liberté d'adaptation que s'autorisait l'auteur). "Plus que des personnages porte-parole, il expose des situations, les décline avec de multiples variantes, une manière de dire la complexité du monde. Artistiquement, tout est articulé en jeux de miroirs et de contradictions internes", note Miguel Declaire. "Il ne promet ni ne propose aucune résolution, embraie Stéphane Olivier. Ce n'est pas fini quand la pièce s'achève, au contraire des fictions d'aujourd'hui, tellement compartimentées entre leur début et leur fin. On sent qu'ici le récit vient de quelque part, et que ça va ailleurs."

Quant à la mise en œuvre du spectacle et à sa distribution, les rôles, naturellement, se partageront. Avec notamment un Harry joué par une femme. "On essaie de faire avancer les conventions théâtrales. On ne les dénonce pas comme telles mais on joue dessus. On fait confiance à l'envie des gens d'être surpris." Compris. ■

▶ Bruxelles, Théâtre Varia (grande salle), du 23 février au 15 mars (de 7 à 19 €). Les représentations des 8, 9 et 10 mars seront surtirées en néerlandais.
▶ Infos & rés. : tél. 02.640.82.58, www.varia.be
▶ Plus d'infos : www.transquiquennal.be



■ "Enfin une pièce en costumes !", rigole Transquiquennal, alias, ci-dessus, Miguel Declaire, Stéphane Olivier et Bernard Breuse, trois des six acteurs de "Harry".